

L'enveloppe

Hugues Corriveau

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61811ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2010). L'enveloppe. *Moebius*, (127), 81–86.

HUGUES CORRIVEAU

L'enveloppe

— Faudrait savoir!

— Je te l'ai dit, rien n'est simple. Ce n'est pas toujours noir ou blanc.

— Mais là, j'avoue, on ne peut pas tergiverser jusqu'à plus soif.

— Tu as de ces expressions!

— Quelle expression? Je dis ce que je pense.

Le temps traînasse. Dans le bureau enfumé, Arthur a étendu ses jambes au-dessus de son bureau alors que Gaston se gratte le nez. Une mouche vrombit un moment autour des têtes somnolentes. Deux pantins de son avachis sur leur siège. Pas d'autre mouvement que celui d'une araignée cherchant éperdument la piste d'une proie. Le soleil s'écrase, crasseux, sur les vitres mal lavées. On dirait l'approche d'une déperdition sans fin qui abîmerait l'espace en une seule respiration. Arthur se nettoie le nez, Gaston éructe. Les choses du monde sont à leur place.

Le dossier posé devant eux s'empoussière. Ils en sont les gardiens. Rien ne tremble, pas une feuille ne frémit, juste un « frou » au passage des palmes du ventilateur au-dessus d'eux. Frou – et frou – et frou dans l'amoncellement des particules de poussière reflétées par le soleil fragile qui pénètre à peine par les fenêtres. L'air stagne, même l'heure. Les deux hommes soupirent de temps à autre pour s'empêcher de s'endormir ou pour donner signe de vie. Un ennui gluant suppure. Ils attendent des ordres qui tardent à venir.

Deux jours plus tôt, on leur avait confié le dossier, maintenant posé sur le bureau, avec l'interdiction de le lire. Ils ne savent plus quoi faire de l'angoisse poisseuse

qui sourd en eux. Des heures à essayer d'oublier le rapport. Ils savent qu'à tout moment la porte peut s'ouvrir, que le patron peut venir leur demander ce qu'ils pensent de cette situation. Ils craignent plus que tout ces confrontations qui les rendent exsangues. Ils ne savent pas quoi dire, comment se montrer intelligents. Ils attendront que le déferlement des insultes les engluie sous l'opprobre, qu'ils deviennent plus encore des chiffes, des moins que rien, inutiles protozoaires.

— Vous en dites quoi ?

Mais le jour passe, tremble dans la touffeur, s'étire, ajoute une heure à l'heure, s'empêtre dans une brunante à peine naissante, se laisse choir dans la nuit sans plus d'attention à nos deux zigotos affalés.

Ils recommenceront demain leur interminable attente. Pour l'heure, comme si un mécanisme interne leur avait indiqué qu'il était temps de se préparer à jouir un peu de la vie, ils se lèvent de concert, enfilent leur manteau manche par manche, d'abord la droite, puis la gauche, en harmonie parfaite, claquent des talons pour un salut militaire, fixent la porte puis se dévisagent attentivement. Et Arthur de dire : « C'est à ton tour. » Alors, bombant le torse devant son importance, Gaston tend la main vers la poignée, la tourne et laisse passer Arthur qui, fièrement, franchit le seuil le premier. La cour où ils ont droit de prendre l'air est minuscule, ceinturée de hauts murs de pierres.

Laisse sans surveillance, sur la table, le dossier bée, lançant dans l'air de la pièce des mots inaudibles mais angéliques qui font des cabrioles. La nuit sera longue. Jusqu'à ce que Gaston et Arthur reprennent leur station et surveillent de près l'échappée éventuelle de quelque secret, un intermède leur fait croire que les étoiles brillent pour eux seuls.

*

L'angoisse les étirent tous deux, chacun un café à la main, quand ils pénètrent dans la pièce. Le dossier sera-t-il là ? L'aura-t-on volé ?

On leur avait téléphoné, il y avait plus d'une semaine, pour leur signaler que le lendemain la surveillance allait commencer, que cela durerait le temps nécessaire. Eux qui

croyaient la tâche éphémère, à peine pour quelques heures, un jour ou deux tout au plus, ils se sont bien trompés. Les voici assignés à demeure devant cette chemise remplie de papiers secrets qu'ils n'ont pas encore osé déchiffrer.

Le «*Top secret*» inscrit sur la pochette de carton jaunâtre les en a dissuadés. Mais la tentation est vive. L'envie de l'ouvrir, d'en dépouiller le contenu, feuille à feuille, peut-être même photo après photo, le sang giclant sans doute dans chacun des clichés, les tenaille. Preuves d'un assassinat politique peut-être, d'une filature d'amants pris en faute, d'une torture de prisonniers? Ils ont supputé ainsi pendant de longues heures, jetant un coup d'œil de temps à autre sur le paysage gris et automnal derrière les vitres sales et grillagées.

— Il faut dire que notre vie est terne et moche.

— Parfaitement lénifiante.

— Tu as de ces mots parfois!

— On ne doit pas renoncer à la précision de la pensée.

— N'empêche. Y jeter un coup d'œil, juste un peu.

— Sur notre vie?

— Mais non, sur le dossier. Si on a confiance en nous pour surveiller un paquet de feuilles secrètes, on devrait aussi nous permettre de savoir ce que nous gardons si précieusement.

Le temps s'est étiré jusqu'à la catatonie. Un silence a refoulé loin en eux ce désir de transgression qui ne leur est pas habituel. Vaut mieux que l'objet soit devant eux, qu'il s'impose entier dans son anonymat. Il leur faut supputer de nouveau, et encore, et encore, leur envie. Tant de difficulté à résister que les muscles leur font mal.

— Je vais pisser.

— Moi aussi.

Retarder l'échéance. Se soustraire à l'évidence. Les horloges du building se sont mises à sonner de concert, tonitruant carillon. Soulagés, ils sont revenus vers leur angoisse, inéluctable plaisir.

— Pas maintenant.

— Pas aujourd'hui. Peut-être pas aujourd'hui...

La fumée des cigarettes corrompt l'atmosphère. Ils toussent à tour de rôle. Ils veulent faire passer les minutes plus vite en jouant une patience, en essayant difficilement

de combler quelques cases du mot croisé. Même le résultat catastrophique de la partie de hockey de la veille ne réussit pas à les mettre hors d'eux. Rien à faire. Leur vie ne tient plus qu'à quelques feuilles cachées dans une pochette. Gaston se gratte. Lucien lui dit d'arrêter car il aura la peau en sang. Immobiles, ils voudraient avoir faim. L'espace rectangulaire de la pièce les tient enfermés dans un cadre géométrique ravageur.

— Il faudra bien nous décider, tu ne crois pas? Nous ne sommes pas pour rester ici *ad vitam aeternam*.

— Un peu de courage, c'est ce qu'il nous faut.

— Mais après? Que va-t-il nous arriver, après?

— Que peut-il nous arriver de pire que d'être là depuis des semaines à surveiller une enveloppe? Deux pour surveiller une enveloppe. Tu te rends compte!

— Alors, allons-y.

Gaston prend un coupe-papier et lentement, avec une délicatesse de couturière, soulève lentement le rabat. Le petit bruit du papier presque craquant sous la lame les met en émoi. Ils halètent, pris soudain d'un léger fou rire qui les fait se comporter ainsi que des collégiens prêts pour une bêtise. Et puis l'enveloppe bâille.

Le souffle court, ils l'entrouvrent, jettent un coup d'œil, rougissent. Un seul minuscule feuillet au fond, dissimulé.

Arthur arrache l'enveloppe des mains de Gaston, scrute à son tour, ressent une piqure sur le bout des doigts, glisse sa main, retire lentement le papier lisse et vulgaire. La feuille est pliée. Il repose l'enveloppe, zieute Gaston, déplie le feuillet. Trois lignes seulement. Minces traits d'encre qui les ont obsédés depuis si longtemps.

Gaston étire le cou, met littéralement sa tête sur l'épaule d'Arthur. Ils lisent d'une voix commune l'invraisemblable message :

Arthur devra surveiller sans relâche Gaston.

Gaston devra surveiller sans relâche Arthur.

Débrouillez-vous pour qu'ils ne se quittent pas une seconde.

La direction

Voilà pourquoi on les a obligés à dormir dans les locaux de l'Agence depuis des semaines, voilà pourquoi on leur a livré leurs repas, interdit le monde extérieur.

Interloqués, ils s'affrontent. Une suspicion insidieuse gagne irrémédiablement leur âme. Sans s'en rendre compte, ils s'éloignent lentement l'un de l'autre. En silence, ils s'assoient, font semblant de méditer. Mais ils cherchent la raison de ce travail.

Dans la pièce, on entend les pales du ventilateur faire des couic – et couic – et couic. L'air est vicié comme d'habitude.

« Qu'a bien pu faire Arthur, se demande Gaston, pour qu'on lui impose ainsi une surveillance rapprochée? »
« Qu'a bien pu faire Gaston? », se demande Arthur qui prend une noix dans le bol devant lui, la croque, finit par se mâchouiller les lèvres.

L'heure passe. On frappe à la porte. Un livreur tient deux boîtes de carton jaune qui contiennent leur souper. La porte se referme sans un mot. Gaston dépose une boîte devant Arthur.

— Tu as faim?

La question n'a aucun but précis sauf celui de meubler la première heure de leur nouvelle conscience. Ils sentent que le temps est relancé, que dorénavant ils n'auront plus qu'une seule espérance, celle de voir s'ouvrir cette porte pour les délivrer l'un de l'autre.

Arthur ne peut s'empêcher d'être nerveux quand il remet la boîte vidée de son repas. Il craint qu'on ne s'aperçoive qu'il a gardé le couteau.

